

## Hub « Jeunes en exil : quelles trajectoires pour construire son identité ? »

10-03-2025

Le lundi 10 mars 2025 a eu lieu le hub "**Jeunes en exil : quelles trajectoires pour construire son identité ?**". Il s'est organisé en deux parties : une présentation d'aperçus de différents travaux et animations pouvant être réalisés avec un public de jeunes issu.e.s de la migration et une deuxième sous forme de table ronde, où les intervenant.e.s ont échangé autour de la question de la construction identitaire des jeunes en exil, et ce via leurs différentes méthodes, outils, animations, médias, etc. Ces échanges se faisaient de façon participative avec les questions et interventions du public, composé de professionnel.le.s.

Le panel d'intervenant.e.s était composé de :

Sandra GASPAROTTO, Responsable de projet sensibilisation/formation, CRIPEL

Karim AiT-GACEM, Animateur, Instants Productions

Sara GRAETZ, Alternative Théâtre

Jonas GRETRY, Directeur, Scan-R

François MERSCH, Co-Directeur - Assistant Social, AMO SAS

### Présentations d'extraits :

- Jonas, Scan-R, extrait audio et visuel issus de la création d'une jeune (voir annexe)  
Scan-R est un média d'expression pour et par les jeunes, fondé en 2018 par des journalistes de presse écrite qui partaient du constat que la **parole des jeunes** n'était pas assez visible dans l'espace public et médiatique. Depuis 2021, l'association organise des **ateliers d'expression à destination des MeNA**, notamment dans les centres d'accueil FEDASIL. Certain.e.s ne maîtrisant pas l'écriture, ils utilisent d'autres formes d'expression comme le dessin, la peinture, la photo, le podcast, etc. L'idée est de créer des moments agréables et de visibiliser leur vécu, d'offrir aux jeunes un temps de réflexion sur eux/elles et sur leur vécu comme on peut le lire et l'entendre dans l'extrait.

- Sarah, Alternative Théâtre et Sandra, CRIPEL, On demande pas la lune (voir annexe)

C'est un film sur les identités multiples des jeunes dans la migration. Ces jeunes ont tout d'abord suivi des **ateliers interculturels** avec Sandra, où ils et elles ont fait un travail sur l'identité, la culture et leur vécu sur ces questions. Ce sont des jeunes volontaires qui ont

répondu à une offre de stage. Sarah a ensuite pris le relais avec trois jours d'animation. Le **théâtre de l'opprimé** est inspiré de situations de discriminations vécues par les jeunes, différentes techniques ont été utilisées, certaines plus cathartiques, d'autres statiques. Le grand principe est la réflexion sur la façon dont on peut réagir face à des situations d'injustices du quotidien. Le public vient sur scène et propose des alternatives. Donc tout le monde peut apporter sa petite graine de changement et les jeunes peuvent se sentir renforcé.e.s, ils/elles se rendent compte qu'ils/elles ne sont pas seul.e.s dans ce vécu, il y a une solidarité dans le groupe.

- François, AMO SAS, molécule identitaire (voir annexe)

Une AMO est un service d'**Actions en Milieu Ouvert**, le travail se fait avec des jeunes de 0 à 22 ans et leurs familles. C'est un travail dans une logique de prévention et de **soutien à l'autonomie des jeunes** pour qu'ils et elles puissent se construire. Les actions sont variées, allant du soutien à la parentalité et liens familiaux au travail de rue en passant par les projets de quartier et dans les écoles.

Dans l'exercice de la molécule identitaire, on peut se poser la question : « Et si un de mes groupes manquait comment est-ce que je me serais construit.e ? ». Pour les jeunes ayant vécu un parcours migratoire, ils/elles ont une **identité hybride** et sont face à un défi supplémentaire pour construire leur identité. Il faut aussi ajouter les discriminations qu'ils/elles vivent, qui peuvent entraîner des mécanismes de désaffiliation sociale, les difficultés de s'identifier à un groupe qui n'est pas reconnu dans la société, avec une image médiatique très négative. Il y a parfois la perte de la famille, du sentiment de sécurité, comment se construire alors ?

- Karim Aït Gacem, Instants Productions, animation « Est-ce qu'un belge c'est un blanc ? » (voir annexe)

Les jeunes avec qui il travaille aiment parler du sujet de l'identité, même s'il travaille en milieu scolaire donc avec des jeunes non volontaires, qui peuvent parfois avoir des paroles assez brutales. Il est formé à la pratique **philosophique de la maïeutique**, c'est-à-dire questionner les représentations, pourquoi on pense ce que l'on pense. L'idée est de créer des discussions dans les publics, avec des supports variés enregistreurs, vidéos, théâtre, etc. Ici il utilise l'enregistreur numérique comme bâton de parole pour ordonner un peu la discussion. Dans l'extrait, il pose la question au groupe de jeunes : « **Est-ce qu'un belge, c'est un blanc ?** ». La discussion tourne autour des questions de savoir si on peut être belge si les autres ne nous reconnaissent pas comme belge, de la fidélité à son pays d'origine et à ses parents et le fait de les trahir en se définissant comme

belge, des injonctions à se départir de ses traditions. Pour cet animateur qui se retrouve face à des discussions parfois un peu brutales, il faut pouvoir sortir de la bienveillance qui peut mettre de la distance avec les jeunes. Il faut **être connivant, ne pas hésiter à les bouculer un peu**, éventuellement faire des blagues, le/la jeune va se sentir reconnu.e, on peut mieux entrer en contact avec eux/elles.

### Table ronde participative

- Les publics jeunes, plus spécifiquement issus de la migration et MeNA, sont des publics souvent plus méfiants par rapport aux adultes. Ce sont des jeunes à qui l'on a souvent demandé de raconter leurs parcours, notamment pour leur demande d'asile, et qui sont réticent.e.s à se confier par la suite. Comment faites-vous pour aborder ce public avec ses spécificités ?

Quand Karim est face à un.e jeune qui a plus difficile de s'ouvrir sur son parcours devant les autres, il va plutôt **travailler sur les concepts** « Qu'est-ce que tu penses de... ». Et l'important surtout, est d'être **pris.e au sérieux**. Malgré les piques ou les blagues, leurs conceptions des choses sont vraiment prises au sérieux et leurs discussions articulées sans agenda cachés, ils/elles ont le droit de parler d'eux/elles ou non. Un autre outil mis en place pour les parcours plus douloureux, c'est la fiction, avec un **personnage miroir**. C'est l'idée de créer une histoire avec un personnage que les jeunes peuvent façonner. Finalement, les jeunes vont parler de ce personnage comme ils/elles parleraient d'eux/elles-mêmes. Dans un second temps, les jeunes peuvent s'ouvrir et faire le parallèle entre le personnage et eux/elles. Il faut toujours **être en empathie**, ce n'est pas anodin le fait de demander à l'autre de se dévoiler, donc il faut se poser la question de savoir si soi-même on serait capable de répondre à cette question. Il faut établir un rapport de confiance avec les jeunes et donc être capable de dire que nous aussi on a été jeune, ça peut faire un pont. L'idée de fond c'est de **casser les postures** pour qu'il y ait un langage de vérité qui passe et qu'on ressorte en ayant pu parler dans un espace sécuritaire, en ayant pu être entendu des autres. Karim utilise aussi la posture du **maitre ignorant** qui ne va pas imposer une vision ou une idée, tout vient du questionnement du groupe.

Jonas confirme qu'il faut arriver auprès des jeunes avec une posture où ils/elles sont **pris.e.s au sérieux**, cela impose un respect à leur égard et à l'égard de leur parcours. C'est la posture de Scan-R: votre parole, votre parcours, votre identité ont de

l'importance, on aimerait bien vous connaître pour que la société vous connaisse un peu mieux. Peu importe l'outil utilisé, Scan-R arrive avec cette humilité par rapport aux jeunes et cela fonctionne bien. Elle utilise aussi le **côté informel**, qui permet de créer un climat de confiance avec le public MeNA, qui est un public difficile à aborder. Si on arrive frontalement en leur demandant de parler d'eux/elles, cela ne fonctionne pas. Scan-R utilise donc des **prétextes** : une balade, un film, une musique, l'outil est le prétexte pour favoriser la discussion et petit à petit le/la jeune choisi de se livrer ou de parler de choses plus légères.

Au niveau du projet « On n'demande pas la lune », un climat de confiance s'est mis rapidement en place entre les jeunes du groupe et avec les animatrices. Dans la première partie, avec Sandra, les jeunes ont découvert l'approche interculturelle. Ça a été un moment de **décentration**, sans jugement. Le groupe était content de parler de l'identité, de se retrouver sur ces questions avec d'autres jeunes donc ça a été facile, le groupe s'est fait tout seul, grâce à leurs points communs. Certain.e.s ont dit qu'ils et elles n'étaient plus les mêmes après ce stage.

Dans la deuxième partie, avec Sarah, les techniques du théâtre de l'opprimé ont bien fonctionné avec les jeunes. Cela fédère car ensemble ils/elles peuvent reconnaître que la situation vécue ou constatée est injuste, ils/elles peuvent faire écho, amener d'autres situations, réaliser qu'ils/elles ne sont pas seul.e.s et peuvent travailler ensemble pour remettre un peu de justice. Il faut **croire en eux/elles**, leur donner les moyens de **casser les étiquettes, valoriser et accompagner la valorisation**, pour que les autres les reconnaissent autrement que dans cette étiquette. Il faut aussi permettre aux jeunes d'échanger entre eux/elles sur les points communs mais aussi sur les différences. Cela permet de se reconnaître dans le fait de vivre les mêmes injustices mais aussi de se rendre compte des injustices que vivent les autres qui sont différents de nous, qui ont l'air plus ou moins privilégiés.

Dans les autres avantages du théâtre de l'opprimé, on peut citer :

- Le fait de **prendre conscience** d'une violence vécue en la rejouant.
- Le fait de ne pas être que dans une dénonciation des injustices qui pourrait être décourageante, cela s'accompagne d'une recherche de solutions.
- Le fait de **mettre ses idées en actions** et de sortir des « ya qu'à », des « il suffit de ».

Pour François, à l'AMO SAS, il existe **énormément de façons de faire**. L'AMO est un partenaire qui fait avec, dans différents contextes : dans une école où le/la jeune est plutôt captif.ve, dans la rue où c'est plutôt le territoire du/de la jeune, dans les bureaux, en famille, etc. Cependant, la base est de **reconnaitre le/la jeune dans ses capacités d'action** et de travailler à lever tous les freins, aussi ceux mis en place par le/la jeunes, comme la peur de l'adulte. L'AMO SAS doit faire en sorte d'être **vue comme un partenaire**, aller rencontrer le/la jeune par rapport à ses besoins, ses attentes, il faut être créatif, avoir un rôle de traducteur, de facilitateur, s'assurer d'avoir bien compris ce que le/la jeune veut et le message qu'il/elle veut faire passer en cas de « médiation » avec l'école, la famille, le quartier, etc. Cela permet de se rencontrer, de créer un projet en commun. Cela veut dire aussi que le jour où le/la jeune viendra demander de l'aide, il faudra se montrer disponible et flexible pour ne pas casser la confiance construite. La **fiabilité** est essentielle dans la relation même si elle peut être compliquée à mettre en place car travailleur.euse.s et jeunes n'ont pas les mêmes « agendas ». Il faut tout de même se montrer présent.e.s, pouvoir proposer des alternatives, pouvoir expliquer pourquoi les choses sont comme ça, la réalité de l'autre.

- Pour Karim, on accompagne les jeunes dans une réflexion autour de l'identité mais ensuite, ils et elles se retrouvent quand même face aux inégalités de la société. Quelles initiatives mettre en place à un niveau plus global ? (Exemple des « fils adoptifs de La Corogne » pour acte de courage). Il faut être créatif sinon on se cogne à un monde social de plus en plus raciste et violent.

Selon François, le/la jeune a **besoin d'être acteur.rice et de pouvoir s'investir**. C'est ça qui va faire en sorte que le/la jeune va pouvoir évoluer, grandir et changer. Le rôle de l'AMO SAS dans ses actions c'est donc toujours de rendre les jeunes acteur.rice.s. Par exemple, quand elle intervient dans des classes c'est pour proposer de mettre en place des choses pour changer la dynamique dont les jeunes se plaignent. Ils/elles veulent faire des sorties, alors comment on met ça en place, qui va négocier, auprès de qui ? L'AMO peut traduire les attentes de l'école, leurs attentes, faire la « médiation ». C'est comme ça, en rendant le/la jeune acteur.rice, qu'on peut le/la faire changer de position, sinon il/elle va être dans l'attente, consommer, etc. Et on espère qu'il y aura une transmission vers les plus jeunes.

Pour Sandra, il faut permettre à ces jeunes de **sortir des cloisonnements**, leur permettre de se décroisonner. Ouvrir les possibles et leur permettre de réaliser qu'ils/elles ne sont

pas forcément coincés entre deux groupes, le pays d'origine et le pays d'accueil, il existe plein d'autres possibilités.

- Dans le public, on fait remarquer qu'un.e jeune MeNA est triplement **étiqueté.e institutionnellement** dès son arrivée : mineur.e, étrangèr.e, non accompagné.e. Le DGDE a récemment plaidé pour un changement vers MNA, afin que ces jeunes soient traité.e.s comme des enfants avant de l'être comme des étrangèr.e.s. En effet, tout leur parcours est organisé en fonction de cette identité MeNA. Alors comment se décroiser ? En dehors de cette sortie brutale à 18 ans qui est souvent vécue comme une perte de repères ?

Jonas rebondi sur cette déclaration du DGDE, un.e MeNA est d'abord étrangèr.e car il/elle est pris.e en charge par FEDASIL et non par l'Aide à la Jeunesse, ce qui serait le cas s'ils/elles étaient d'abord considéré.e.s comme mineur.e.s. Scan-R organise des ateliers croisés, entre jeunes « locaux » et MeNA qui fonctionnent bien car cela crée un **sentiment d'appartenance** à la société d'accueil. Cela permet aussi de décroiser en créant un groupe « mixte » dont tous les membres sont des « jeunes », il y a un **nouvel étiquetage plus sain**, on peut trouver d'autres points communs. Cependant, ce n'est pas suffisant, il faut aussi un **décloisonnement au niveau institutionnel**.

A l'AMO SAS, qui fait partie de l'Aide à la Jeunesse, les MeNA accueilli.e.s sont **considéré.e.s avant tout comme des jeunes** en autonomie avec des besoins et des attentes spécifiques liées à un vécu. Comme chaque jeune est pris.e individuellement, le statut MeNA est plutôt administratif. Pour le SAS, tous les jeunes vont un jour avoir besoin d'aide et à travers les activités, ils peuvent les suivre et être présents ce jour-là pour les soutenir.

- Quel est le rôle de l'école dans le processus de création de l'identité des jeunes ? Ce que les intervenant.e.s préconisent : faire avec, des moments informels, prendre au sérieux, est-ce que c'est possible à mettre en place à l'école ? Les jeunes migrant.e.s ou d'origines migrantes ont un parcours à part, est-ce que cette construction identitaire se fera de façon plus sécurisée dans un lieu à part ?

Pour François, l'école est un lieu de vie, **l'image de l'école et l'image du/de la jeune dans l'école** va avoir un impact sur l'estime de soi qu'il est important de travailler.

L'école est aussi un **lieu d'opportunités** pour des échanges mais il ne doit pas être le seul, cela doit se faire partout.

Dans le public, une personne dit que **l'école doit ouvrir des portes**, donner des opportunités. C'est par exemple le cas pour le PMS et la santé mentale. L'école ne va pas développer la santé mentale mais ouvrir la porte, informer sur ce qui existe.

Selon Jonas, les **classes DASPA sont complètement saturées**. De plus, les élèves de ces classes **subissent la violence et le rejet** des élèves belges mais aussi d'origine étrangère. Il ne croit pas dans la capacité d'intégration, de résilience et de construction identitaire pour les MeNA dans le système scolaire belge. Ce n'est **pas adéquat pour le moment**, c'est même violent. L'alternative serait de ne pas créer des classes à part. Puisque l'intégration passe par des prétextes de rencontre. Il faudrait pouvoir créer des **moments de partage et de rencontres** pour déconstruire les stéréotypes des deux côtés. On fait reculer les stéréotypes et le rejet par la rencontre de l'autre.

Pour Sarah, la difficulté vient du **cadre institutionnel qui est violent**. Si elle met un atelier en place où les personnes dénoncent des choses, il faut que l'institution soit ouverte à la remise en question. La réflexion de l'atelier doit pouvoir devenir un outil pour faire évoluer l'institution. L'école a le bon côté de rassembler les jeunes, qui vont pouvoir travailler ensemble mais il faut aussi des **espaces où l'institution est sécurisée et accueille ce qui est dit**.

Dans le public on ajoute que c'est un lieu qui **peut être une ressource si les professeur.e.s prennent le temps** d'aborder ces sujets et s'ils/elles y sont correctement formé.e.s. Il y a aussi la nécessité d'accompagner le/la jeune dans sa vie à l'école, de **questionner ses représentations**, de démêler ce qui est réel ou non.

De par son expérience d'animation dans les écoles, Sandra insiste sur le fait qu'il faudrait aussi **former les enseignant.e.s** et leur donner les animations. Une animation « one shot » dans une classe est inutile si juste après le/la professeur.e à des propos contradictoires. Il faudrait aussi pouvoir intervenir plusieurs fois auprès d'un même groupe de jeunes pour avoir une réflexion plus en profondeur.

Dans le public, une professionnelle explique qu'une grande partie de la vulnérabilité des jeunes migrant.e.s vient du fait qu'ils/elles n'ont pas de réseau. L'école leur permet donc

de **rencontrer des ami.e.s**, même si c'est peu, de partager des activités, de rencontrer des associations. Par contre, elle critique le fait **que les classes DASPA ne sont mises en place dans certaines écoles** où le taux de jeunes issu.e.s de la migration est plus élevé, ce qui favorise l'entre soi. Elle insiste sur le fait que ce sont des jeunes qui ont **énormément de ressources, de capacités** et qui peuvent aller loin avec un peu d'accompagnement.

Karim revient sur le fait que les jeunes en classe DASPA ont une **mauvaise image**, étiquette qui reste par la suite et que les jeunes finissent par s'approprier, faute de mieux. Il faut travailler à changer ces étiquettes, leur en offrir d'autres.

La discussion se termine autour d'une réflexion collective sur le fait qu'il ne faut **pas imposer une solution**, il faut prendre le temps de questionner la personne, lui demander de quoi elle a besoin **mais qu'il faut arriver avec un dispositif, des richesses** entre lesquelles le/la jeune peut choisir pour ne pas le/la laisser face au vide. Il faut aussi prendre en compte le fait que **parfois, ce n'est pas le bon moment** pour le/la jeune mais que peut-être le message passera une prochaine fois.

En conclusion, les discussions se sont orientées autour de trois grandes thématiques :

- Les postures spécifiques dans l'accompagnement de ces jeunes issu.e.s de la migration : les prendre au sérieux, sans hésiter à les bousculer un peu ; profiter des moments informels et des prétextes pour créer des liens ; reconnaître les capacités ; être présent.e et fiable ; rendre les jeunes acteur.rice.s, etc.
- Le décroisement, institutionnel et personnel de ces jeunes, à qui l'ont doit proposer d'autres identités, d'autres rôles, d'autres étiquettes afin qu'ils/elles ne s'enferment pas dans celles, négatives, qui leurs sont proposées.
- L'école, qui peut être un lieu d'opportunités pour la construction identitaire de ces jeunes, si elle est à l'écoute de leurs besoins, si ses professeur.e.s sont formées aux thématiques de l'interculturalité et si des moments et des lieux de partage et de rencontre sont mis en place.

En définitive, les jeunes issu.e.s de la migration, MeNA ou non, sont des jeunes qui se construiront de façon active, en ayant un impact sur leur environnement, leur quartier, leur école, etc. car ils et elles doivent se créer une place que ne leur est pas forcément prévue.